

CHAPITRE III.

LES ERREURS SUR LA COSMOGONIE. — DARWINISME. —
MONISME.

Au dogme de la création *ex nihilo* et à la doctrine de l'origine des espèces produites par un acte immédiat de la volonté de Dieu, la science incrédule oppose une théorie nouvelle, celle du transformisme et de l'évolution. Nous avons déjà vu¹ que les exégètes rationalistes, tels que M. Wellhausen, se servent aujourd'hui de l'évolution pour dépouiller les Livres Saints de leur caractère surnaturel et nient même leur authenticité, mais cette théorie attaque directement par-dessus tout les croyances chrétiennes sur l'origine du monde et l'enseignement de l'Écriture concernant la cosmogonie; certains savants en tirent les conséquences les plus extrêmes et les plus subversives de toute religion; ils opposent une sorte d'anti-Genèse athée à la Genèse révélée et ils rejettent le récit de Moïse sur la création comme une fable puérile, qui ne peut plus être crue que par des enfants. Il est donc indispensable d'exposer leurs idées et de montrer combien elles sont fausses, en

¹ Voir t. II, p. 611.

tant qu'elles contredisent la Genèse et les dogmes enseignés par l'Écriture et par l'Église.

Après avoir exposé d'abord les conséquences que prétendent tirer de l'évolution les partisans athées de cette doctrine, nous examinerons successivement le darwinisme ou système de Darwin qui prétend rendre compte de la transformation des espèces, et le monisme ou système de Hæckel qui renouvelle, sous une autre forme, la tentative d'Épicure de se passer de Dieu et d'expliquer sans lui l'existence du monde.

ARTICLE 1^{er}.LES CONSÉQUENCES DU TRANSFORMISME D'APRÈS SES ADEPTES
LES PLUS AVANCÉS.

Le transformisme, tel qu'il est entendu par ses partisans les plus avancés et en particulier par Hæckel, est le plus grand effort qu'ait fait l'athéisme pour se donner les apparences d'un système logique et conséquent. Tout ce qu'on avait imaginé jusqu'ici afin de rendre compte de l'origine des êtres n'était qu'un chaos d'hypothèses confuses, incapables de satisfaire ceux-là même qui les avaient inventées. Mais devant les explications de Hæckel, les incrédules s'écrient avec enthousiasme : Εὕρηκα! « Enfin, nous avons trouvé! » Cette pierre philosophale que l'alchimiste du moyen âge, malgré toutes ses veilles et toutes ses expériences, n'avait pu découvrir, la science actuelle la possède : c'est la théorie de l'évolution, qui n'opère point seulement la transmutation des métaux, mais qui change tous les êtres, qui détrône Dieu et le remplace¹, qui se suffit à elle-même et ne laisse rien d'obscur et d'inexpliqué. L'atome est Dieu, Darwin et Hæckel sont ses prophètes. Le monisme qu'enseigne le naturaliste allemand s'impose par sa simplicité. Partout il fait apparaître l'unité, il saisit avec son regard

¹ Voir E. Mandel, *Professor Hæckel's natürliche Entstehung des Menschen (Anthropogenie) kritisch beleuchtet*, 1883, p. IV.

d'aigle la filiation de tout ce qui existe, et les rayons qu'il projette sont si éclatants qu'ils éclairent tous les yeux comme la lumière du soleil.

La variabilité des espèces, qu'établit le savant anglais, séduit les rationalistes et tous les ennemis de la foi, parce qu'elle les débarrasse de leur plus grand épouvantail, le miracle, et leur fournit la solution qu'ils avaient jusqu'ici inutilement cherchée. Ils se font, assurément, une illusion profonde sur la valeur et la solidité de leur système; on aurait tort, sans doute, de s'effrayer outre mesure du mal qu'il peut faire à la religion, — la religion vivra autant que le monde, — mais, toute exagération mise de côté, il n'en est pas moins vrai que le transformisme éblouit un trop grand nombre d'esprits et qu'il remplit en particulier d'enthousiasme ceux de ses adeptes qui ne savaient auparavant comment se passer du Christianisme. Il n'est pas hors de propos d'en donner tout d'abord la preuve pour montrer combien il importe de soumettre à une critique exacte l'anti-Genèse de Darwin et de Hæckel.

D'après les transformistes, Darwin détrône Moïse, la théorie de l'évolution supprime celle de la création, et par là même le Christianisme :

Tant qu'on n'avait pas des idées plus approfondies sur la manière dont Dieu avait créé les différentes espèces dans les différentes périodes géologiques, on pouvait s'en tenir à l'expression de *création directe*; nous autres, enfants des temps modernes, nous ne sommes pas libres de repousser ou d'admettre la théorie de la descendance; nous devons

l'accepter, parce que nous ne pouvons plus faire consister le mystère de la création dans la conception grossière d'autrefois, l'argile pétrie, le souffle divin¹, etc.

Les enseignements de la Bible sont surannés, la cosmogonie de la Genèse a fait son temps². Tout s'est développé progressivement, sans influence extérieure, par sa propre force. Pline disait que le *convolvulus* était une ébauche de la nature, s'exerçant à former un lis³. Il croyait parler en figure; il exprimait, au sens propre, une vérité, qui pour être complète n'a besoin que d'être généralisée. Tous les êtres inférieurs ne sont que des ébauches spontanément produites, d'où sont sortis les êtres supérieurs, sans le concours d'un agent surnaturel, qui n'existe point. Le créateur est un personnage fabuleux. Arrière les théologiens et les *supernaturalistes* qui croient encore à la production du monde *ex nihilo*. Ils sont les ennemis de la science et du progrès.

Les mythes du paganisme sont bien morts, comme Osiris et Zeus, et celui qui voudrait les faire revivre, pour les

¹ Ed. de Hartmann, *Le Darwinisme*, trad. Guérault, p. 24.

² « Moïse a fait, non sans génie, un roman cosmogonique..., une légende qui s'est constituée de pièces et de morceaux entre le x^e et le v^e siècle... Il est temps de ranger les dogmes du péché et du salut avec les quatre âges, les six jours et les gahambars, parmi les plus dangereuses inventions de la curiosité ignorante. » *Dictionnaire des sciences anthropologiques*, au mot *Age*, in-8°, Paris, 1884, t. 1, p. 22.

³ « *Convolvulus* (le liseron) *tirocinium naturæ lilium formare discentis.* » *H. N.*, XXI, 11.

opposer aux connaissances actuelles, provoquerait le rire et le mépris, dit M. Huxley; mais à l'époque où florissaient ces superstitions, les grossiers habitants de la Palestine s'étaient forgé des légendes qui nous ont été transmises par des écrivains dont les noms et l'époque nous sont inconnus. Par malheur, ces fables n'ont pas encore subi le sort des premières, et aujourd'hui même les neuf dixièmes du monde civilisé en font la norme et le critérium de la valeur d'une conclusion scientifique, en tout ce qui concerne l'origine des choses, et particulièrement en ce qui concerne l'origine des espèces. Au xix^e siècle, comme à l'époque où commençait à poindre la science physique moderne, la cosmogonie de l'Israélite à demi-barbare est pour le philosophe un incubé, et pour le défenseur des doctrines orthodoxes une honte. Qui pourra compter tous ceux qui ont cherché la vérité avec patience et en toute sincérité, depuis l'époque de Galilée jusqu'à la nôtre, et qui ont été abreuvés d'amertume, conspués et déshonorés par des bibliolâtres affolés?... Qui pourra compter la foule de ces hommes plus faibles qui ont perdu tout sentiment de la vérité, par le fait même de leurs efforts pour harmoniser des contradictions, et qui ont usé leur vie à vouloir mettre le vin nouveau et généreux de la science dans les vieilles outres du judaïsme?... Mais si les philosophes ont souffert, il faut reconnaître que leur cause a été vengée amplement. Autour du berceau de chacune des sciences gisent des théologiens, semblables aux serpents étranglés près du berceau d'Hercule, et l'histoire nous montre que chaque fois que la science et l'orthodoxie se sont rencontrées à armes égales, l'orthodoxie a dû lui abandonner le champ, fort malmenée, sinon détruite, fort compromise, sinon ruinée. L'orthodoxie est le Bourbon du monde de la pensée : elle ne peut ni apprendre ni oublier, et, quoi qu'elle soit en ce moment désorientée dans tous ses mouve-

ments, elle prétend comme toujours que le premier chapitre de la Genèse est l'alpha et l'oméga de toute science légitime, et comme toujours de sa main elle lance ses petites foudres à la tête de ceux qui ne veulent pas abaisser la nature au niveau du judaïsme primitif¹.

Le transformisme est donc la revanche de l'incrédulité sur la religion révélée. Quel est l'Hercule qui terrasse ainsi les théologiens chrétiens? Quel est ce vengeur des souffrances des savants d'autrefois? Quel est celui qui a délivré la conscience humaine de la cosmogonie de l'Israélite et du miracle de la création? C'est Darwin. Strauss a écrit dans le dernier ouvrage sorti de sa plume :

Jusqu'à l'époque contemporaine, jusqu'à Cuvier et à Agassiz, la science a entouré les espèces des êtres organiques de limites infranchissables, et a déclaré absolument impossible le passage d'une espèce à une espèce réellement nouvelle et différente. S'il en est ainsi, il nous faut revenir à la création et au miracle; alors, au commencement, Dieu a créé l'herbe et la plante et l'arbre, et aussi les animaux, chacun selon son espèce. [Heureusement Darwin a paru et il a expliqué l'origine des êtres]... Il n'y a de choix qu'entre ce miracle, la main créatrice de Dieu, et la théorie de Darwin... C'est là [à cette dernière] qu'on doit aller et qu'on ira, là où les fanions flottent joyeux au gré des vents. Oui, joyeux, et dans le sens des joies de l'esprit les plus pures et les plus nobles. Nous autres, philosophes et théologiens critiques, avons beau dire quand nous décrétons la fin du

¹ Th. Huxley, *Les sciences naturelles*, Paris, 1877, p. 389-391.

miracle; notre sentence restait sans écho, parce que nous n'apprenions pas à s'en passer, parce que nous ne savions pas montrer une force de la nature qui pût le suppléer à la place où il paraissait le plus indispensable. Darwin a montré cette force, cette action de la nature; il a ouvert la porte par laquelle une postérité plus heureuse doit chasser le miracle à tout jamais. Quiconque sait ce que le miracle traîne après lui, estimera Darwin à l'égal des plus grands bienfaiteurs de l'humanité¹.

Oui, Strauss a raison. Si la théorie de l'évolution, poussée à ses dernières conséquences, était vraie, c'en serait fait du Christianisme et des Écritures; alors plus de miracle, et tout ce qu'il entraîne après lui disparaît à sa suite; la religion est sans objet, il n'existe rien en dehors du monde matériel et visible; par conséquent l'impie dont parle le Psalmiste ne se trompait point quand il s'écriait : « Dieu n'est pas. » La Providence est une chimère; tout est régi par des lois fatales et nécessaires; il n'y a pas d'autre dieu que la matière, pas d'autre providence que le progrès indéfini, pas d'autre morale que l'intérêt. Le surnaturel, cette chimère sur laquelle on prétend fonder la religion, s'évanouit à jamais à la lumière de la science, comme les vampires et les loups-garous. Rien n'existe en dehors de la nature et celle-ci suit une marche régulière, nécessaire, sans déviation, sans exceptions, comme les mouvements d'une machine aveugle. Il n'existe ni prophètes ni livres révé-

¹ *L'ancienne et la nouvelle foi*, trad. Narval, in-8°, Paris, 1876, p. 159-162.

lés, puisqu'il n'existe point d'Esprit-Saint pour les inspirer. La science remplace l'Église, et la théorie de l'évolution détrône l'enseignement des Écritures. Plus de ciel, plus d'enfer, plus de juge des vivants et des morts. Le premier traducteur français de Darwin l'a dit :

Cet obscur problème de la création des êtres vivants se trouve tranché, plutôt que résolu, sous mille formes plus ou moins mystiques, dans ces informes complications d'idées, tour à tour vénérées et méprisées, adorées ou maudites, qu'on appelle les Védas, le Zend-Avesta et la Bible... [La théorie contraire de l'évolution] est essentiellement hétérodoxe et inconciliable, non seulement avec les textes de l'Ancien Testament hébreu, mais encore avec les dogmes qu'on a voulu déduire du Testament grec... Pour que l'humanité ait péché en Adam, il faut qu'elle soit une entité collective; pour être rédimée par les mérites d'un seul, comme pour avoir été maudite par la faute d'un seul, il faut qu'elle ait, outre la vie individuelle de chaque être, une vie spécifique, en quelque sorte substantielle, bien définie et exactement limitée, sans lien généalogique avec aucune espèce antécédente. Or, la théorie de M. Darwin est incompatible avec cette notion... Il serait complètement inutile de dissimuler ici que la théorie de M. Darwin, bien que pouvant être très religieuse, est néanmoins foncièrement et irrémédiablement hérétique... Cette théorie renferme en soi toute une philosophie de la nature et toute une philosophie de l'humanité. Jamais rien d'aussi vaste n'a été conçu en histoire naturelle; on peut dire que c'est la synthèse universelle des lois économiques, la science sociale naturelle par excellence, le code des êtres vivants de toute race et de toute époque... Cette révélation de la science nous en apprend plus sur notre

nature, notre origine et notre but que tous les philosophèmes sacerdotaux sur le péché originel... La doctrine de M. Darwin, c'est la révélation rationnelle du progrès, se posant dans un antagonisme logique avec la révélation irrationnelle de la chute. Ce sont deux principes, deux religions en lutte... C'est un oui et un non bien catégoriques entre lesquels il faut choisir, et quiconque se déclare pour l'un est contre l'autre. Pour moi, mon choix est fait : je crois au progrès¹.

On le voit, si ce n'est pas exclusivement, c'est du moins principalement à sa portée irréligieuse, à l'abus que l'on peut en faire, que la théorie de l'évolution doit son succès inouï et aussi son importance. Il n'y a guère plus de trente ans que le darwinisme est né, — le livre *De l'origine des espèces*, dans lequel Charles Darwin exposa pour la première fois son système, parut le 24 novembre 1859², — et déjà il compte de nombreux partisans dans l'ancien et le nouveau monde, il est érigé à la hauteur d'un dogme scientifique; on proclame son inventeur, non seulement un bienfaiteur de l'humanité, mais aussi un nouveau Copernic, un nouveau Newton³;

¹ M^{me} Clémence Royer, préface de sa traduction de Ch. Darwin, *De l'origine des espèces*, 3^e édit., Paris, 1870, p. xxxv, xxxvi, xxxviii, xxxix, lxx, lxxi.

² L'auteur de *l'Origine des espèces* nous a conservé avec soin la date précise de la publication de la première édition de son œuvre.

³ E. Hæckel, *Les preuves du transformisme*, trad. Soury, 1879, p. xx. — « La théorie de l'évolution, dit M. Ch. Martins, relie entre elles toutes les questions de l'histoire naturelle, comme les lois de Newton ont relié entre eux tous les mouvements des corps célestes. Cette théorie a tous les caractères des lois newtoniennes. » *Revue des deux mondes*, 15 décembre 1871, p. 786.

son livre est « l'Évangile du transformisme; » la date de son apparition est comme une date sacrée, digne d'une éternelle mémoire¹; son système est « la plus précieuse conquête intellectuelle de l'humanité éclairée. » Il fait « entrer d'un seul coup dans le néant » le « dogme de la création, la doctrine mystique et dualiste d'une création isolée de diverses espèces². » La découverte du transformisme fait des Anglais et des Allemands qui l'ont inventé et perfectionné les maîtres et les chefs de l'humanité. C'est Hæckel qui l'assure :

A la tête de la civilisation se placent aujourd'hui les Anglais et les Allemands qui, par la découverte et le développement de la théorie de l'évolution, viennent de poser les bases d'une nouvelle période de haute culture intellectuelle. La disposition de l'esprit à accepter cette théorie et la tendance à la philosophie monistique qui s'y rattache fournissent la meilleure mesure du degré de développement intellectuel de l'homme³.

Darwin est donc non seulement un révélateur, mais il a élevé au-dessus de tous leurs semblables ceux qui ont accepté et développé ses idées; il a triomphé du sur-

¹ « L'année 1859, a dit Sir John Lubbock dans son discours à la *British Association*, en 1881, sera à jamais mémorable dans la science comme ayant produit le livre de *l'Origine des espèces*. » *Fifty years of science*, 1882, p. 4.

² E. Hæckel, *Les preuves du transformisme*, *Introd.*, p. 2; ch. II, p. 42.

³ E. Hæckel, *Natürliche Schöpfungsgeschichte*, 7^e édit., in-8°, Berlin, 1879, p. 646; traduction de M. Caro, dans *Diderot inédit*, *Revue des deux mondes*, 15 octobre 1879, p. 856-857.

naturel, il a anéanti le miracle, il a réalisé le vœu de Voltaire, il a écrasé le Christianisme. Désormais, « la science n'a plus rien à faire avec le Christ... Pour moi, je crois qu'il n'y a jamais eu de révélation. » C'est Darwin qui parle ainsi¹. Ses théories scientifiques ont éteint dans son âme jusqu'à la dernière étincelle de la foi. Le mal qu'il s'est fait à lui-même, il l'a fait à bien d'autres. C'est le service dont les incrédules lui savent le plus de gré. « Aussi longtemps qu'il y aura des naturalistes philosophes, s'écrie du Bois-Reymond, le plus beau titre de gloire de Ch. Darwin sera d'avoir diminué, dans une certaine mesure, le tourment de la pensée qui réfléchit sur le monde². » Un des plus grands progrès qui aient été accomplis dans le domaine intellectuel, c'est celui qu'on doit au darwinisme, d'avoir substitué partout « l'aveugle nécessité » à la place des causes finales, c'est-à-dire à la place de Dieu. Grâce à Darwin :

C'en est fait déjà, du moins chez les esprits philosophiques, les seuls qui comptent, écrit un adepte du transformisme qui s'est fait parmi nous l'écho des évolutionnistes allemands, [c'en est fait] des vieux dogmes sacrosaints des causes finales de l'univers, de l'immutabilité des espèces,

¹ « Science has nothing to do with Christ; except in so far as the habit of scientific research makes a man cautious in admitting evidence. For myself I do not believe that there ever has been any revelation. » Lettre de Darwin à un jeune homme, datée du 5 juin 1879 et publiée après sa mort par Hæckel. *Darwin, Goethe et Lamarck*, discours à l'association des naturalistes allemands, session d'Eisenach, dans la *Revue scientifique*, 2 décembre 1882, p. 715.

² *Darwin versus Galiani*, *Rede*, in-8°, Berlin, 1876, p. 9.

des catastrophes géologiques et des créations successives, de l'impossibilité d'une génération spontanée et de la jeunesse de l'homme sur la terre;... [en d'autres termes, c'en est fait de la notion du Créateur. Les théories de Darwin] rendent parfaitement raison des faits qu'étudie l'anatomie comparée, sans qu'il soit désormais nécessaire de transformer des variétés en espèces immuables, créées une fois pour toutes; de voir dans chaque espèce éteinte ou vivante l'incarnation d'une idée divine ou la réalisation de plans préconçus par on ne sait quel étrange artisan, qui, quoiqu'il s'applaudit chaque fois de son œuvre et naïvement la trouvât bonne, la recommençait périodiquement¹.

Les causes finales, c'est-à-dire le Créateur, sont définitivement remplacées dans la nature organique par une mécanique très compliquée, mais qui agit aveuglément, fatalement. « La seule et unique forme vraiment scientifique de la pensée, c'est la physique mathématique. La pire des illusions est de croire pouvoir expliquer la finalité de la nature organique en recourant à une intelligence immatérielle, imaginée à notre ressemblance et agissant comme nous en vue de certaines fins². » « La doctrine des causes finales avait toute la naïveté des explications naturelles qu'on surprend chez les sauvages et chez les enfants. Les théories de Lamarck et de Darwin ont porté le dernier coup à cette doctrine caduque. La morphologie moderne est inconciliable, je ne dis pas seulement avec le dogme de la création, mais avec celui

¹ E. Hæckel, *Preuves du transformisme*, trad. Soury, préface du traducteur, p. XXI, XIX.

² Du Boys-Reymond, *Darwin versus Galvani*, p. 26-27.

d'une Providence ou d'un vague panthéisme idéaliste à la manière de Hegel, de Schopenhauer ou de Hartmann... Les phénomènes de l'embryologie humaine ne sont que des effets mécaniques, nécessaires de l'évolution¹. »

M. Renan tient un langage semblable : « Les hypothèses de Darwin, dit-il, ... sans contredit... sont dans la voie de la grande explication du monde et de la vraie philosophie². » Un naturaliste français a poussé l'en-

¹ E. Hæckel, *Preuves du transformisme*, p. XXIV-XXV.

² *Dialogues et fragments philosophiques*, in-8°, 1876, p. 164. M. Renan s'est fait parmi nous le missionnaire du transformisme comme de tant d'autres paradoxes. « Pour moi, écrit-il à M. Berthelot, j'ai toujours pensé que le secret de la formation des espèces est dans leur morphologie (qu'est-ce que cela peut bien signifier? c'est une pure tautologie, la morphologie n'est pas autre chose que la science des formes ou des formations); que les formes animales sont un langage hiéroglyphique dont on n'a pas la clé, et que l'explication du passé est tout entière dans des faits que nous avons sous les yeux sans savoir les lire. Le temps fut ici encore l'agent par excellence. (Le temps ne saurait être un agent. Le temps n'existe qu'autant qu'il y a des êtres successifs; attribuer au temps une action propre, c'est se piper avec les mots). L'homme est arrivé à ce qu'il est par un progrès obscur qui dura des milliers d'années et probablement se consumma sur plusieurs points à la fois. » *Ibid.*, p. 161. M. Renan s'est vanté d'avoir été darwiniste avant Darwin lui-même. Pendant qu'il faisait son cours de philosophie au séminaire d'Issy, il était déjà, nous dit-il, transformiste, dans le sens le plus grand du mot. « Un éternel fieri, une métamorphose sans fin, me semblait la loi du monde... Je peux bien le dire, l'ardeur extrême que ces sciences vitales (la physiologie et les sciences naturelles) excitaient dans mon esprit me fait croire que, si je les avais cultivées d'une façon suivie, je fusse arrivé à plusieurs des résultats de Darwin, que j'entrevois. » E. Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, 9^e édit., 1883, p. 251, 262.

thousiasme jusqu'à proclamer Charles Darwin « le Messie » des sciences naturelles¹.

Les philosophes matérialistes se sont naturellement prononcés en faveur du transformisme. M. Alexandre Bain, dans sa *Logique*, l'appelle une « hypothèse légitime » et prétend qu'il « n'existe pas d'hypothèse rivale qui puisse lui être opposée². » M. Herbert Spencer est devenu, en quelque sorte, en Angleterre, le philosophe de l'évolution³.

Cependant, le darwinisme réduit à ses éléments essentiels et tel qu'il avait été formulé primitivement par son auteur, n'entraîne point à sa suite la négation de toute croyance religieuse; restreint dans certaines limites, il pourrait même se concilier avec les enseignements de la foi. Mais Hæckel, le père du monisme, s'est chargé de tirer toutes les conséquences du système; il achève l'œuvre que le maître n'avait qu'ébauchée, il subtilise le poison pour le rendre plus mortel et il construit une lourde machine de guerre destinée à détruire

¹ Ch. Martins, *Revue des deux mondes*, 15 décembre 1871, p. 766. Voir de Valroger, *La Genèse des espèces*, 1873, p. 131.

² A. Bain, *Logique déductive et inductive*, trad. G. Compayré, 2 in-8°, Paris, 1875, t. II, p. 404.

³ Herbert Spencer, *Les premiers principes*, trad. Cazelles, ch. XII-XVIII, in-8°, Paris, 1871, p. 298 et suiv., et surtout *Principes de biologie*, du même auteur, traduits par le même, 2 in-8°, Paris, 1877-1878; ce dernier ouvrage n'est qu'une exposition philosophique du transformisme. Voir en particulier, t. I, p. 581, son explication de l'origine de la vie. M. Herbert Spencer a même publié une morale d'après les principes transformistes, *The Data of Ethics*, in-8°, Londres, 1879. Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre : *Les bases de la morale évolutionniste*, in-8°, Paris, 1880.

toute espèce de foi. Le monisme, dit le philosophe de l'inconscient, M. Hartmann, « répond à l'idée religieuse telle que les hommes éclairés du XIX^e siècle la peuvent concevoir¹. » L'humanité a été jusqu'ici la dupe du surnaturel, c'est-à-dire d'une illusion; le monisme l'en affranchira. Elle n'a rien su expliquer sans l'intervention d'un être libre et créateur; il expliquera tout sans Dieu et sans créateur. Au symbole de l'Église, il substituera une loi simple, unique, donnant la raison de tout ce qui est et, en particulier, de l'origine des êtres. A la place de la cosmogonie de Moïse, il mettra sa propre Genèse; il tranchera ainsi le nœud gordien du mystère de la création qu'avant lui personne n'avait pu dénouer.

Le transformisme de Hæckel est en effet une véritable anti-Genèse, qui, sur tous les points, prend le contrepied des enseignements de la Bible. Il voit dans le premier livre du Pentateuque « le plus sérieux obstacle à l'acceptation générale de la théorie de l'évolution²; il suit donc,

¹ Voir M. Vernes, *Les Étapes de l'idée religieuse dans l'humanité*, *Revue philosophique*, mars 1882, t. XIII, p. 243; Ed. von Hartmann, *Die Selbstersetzung des Christenthums und die Religion der Zukunft*, 3^e édit., in-8°, Leipzig, 1888; *Die Krisis des Christenthums in der modernen Theologie*, in-8°, Berlin, 1880; *Das religiöse Bewusstsein der Menschheit im Stufengang seiner Entwicklung*, in-8°, Berlin, 1882. Cf. aussi M. Vernes, *La fin du Christianisme d'après Hartmann*, dans ses *Mélanges de critique religieuse*, in-12, Paris, 1880. — Hæckel a formellement adhéré aux idées métaphysiques exposées dans un ouvrage fameux de Hartmann : *Das Unbewusste vom Standpunkt der Physiologie und Descendenztheorie*, 2^e édit., Berlin, 1877. Voir Nolen, *Le Monisme en Allemagne*, dans la *Revue philosophique*, 1882, t. XIII, p. 148.

² E. Hæckel, *Histoire de la création des êtres organisés*, trad. Letourneau, Paris, 1874, p. 36. — « C'est un spectacle comique,

en quelque sorte, le récit sacré pas à pas pour le contredire en toutes choses et lui donner constamment le démenti. Voici ce que dit Hæckel :

Si nous examinons les systèmes qu'on a conçus jusqu'ici sur la création, ils se ramènent tous à deux : l'un affirme, avec la cosmogonie mosaïque, que toutes les espèces d'êtres vivants ont été appelées à l'existence, séparément, indépendamment les unes des autres, par la volonté d'un créateur tout-puissant ; l'autre soutient que tous les êtres ne sont que les rameaux d'une même souche, les produits d'une unique loi naturelle, perpétuellement agissante et tendant toujours au progrès. De chacun de ces systèmes découle logiquement et nécessairement tout un ensemble de conceptions diamétralement opposées¹.

Le Dieu personnel, créateur du ciel et de la terre, que la Bible présente à notre adoration, n'est qu'un être imaginaire, une abstraction.

Ce Dieu personnel est simplement un organisme idéalisé, doté d'attributs humains. Cette idée dualistique et si vulgaire de Dieu répond à un degré de développement animal inférieur de l'organisme humain. L'homme actuel, parvenu à un haut degré de développement, peut et doit se faire de Dieu une idée infiniment plus noble, plus élevée, la seule

dit O. Schmidt († 1886), exprimant la même pensée sur un autre ton, c'est un spectacle comique que de voir aujourd'hui maint naturaliste jurer par ce dogme [de la création], après avoir rejeté tous les autres. La Bible parlant de la création des espèces, on a fait de cette légende la base de la science. » *Descendance et darwinisme*, in-8°, Paris, 1874, p. 74.

¹ *Gesammelte populäre Vorträge*, 1878, t. I, p. 5.

qui soit compatible avec la conception monistique du monde. Suivant cette manière de voir, il faut reconnaître l'esprit et la force de Dieu dans tous les phénomènes, sans exception. Cette idée monistique de Dieu, qui est celle de l'avenir, a été déjà exprimée par Giordano Bruno en ces termes : « Dans tout il y a un esprit ; pas un corps, si petit soit-il, qui ne renferme une parcelle de la substance divine qui l'anime. » Cette idée ennoblée de Dieu fait le fond de cette religion dans laquelle ont pensé et ont vécu les plus nobles esprits de l'antiquité et des temps modernes, c'est-à-dire du panthéisme ; c'est celle dont Goethe disait : « Certainement, il n'y a pas de manière plus belle d'honorer Dieu que de se passer de toute image ; le plus beau culte consiste dans un dialogue entre la nature et notre cœur. Par là nous parvenons à la conception élevée et panthéiste de l'unité de Dieu et de la nature¹. »

Dieu n'est donc point distinct de la nature ; en d'autres termes, il n'y a pas de Dieu. Par conséquent, il n'y a point de Providence, point d'enfer. Un transformiste, M. Dally, nous dit :

Nous nous présentons avec une doctrine complète, dont toutes les parties s'enchaînent, sur l'homme, sur ses rapports avec le monde inanimé et avec le monde vivant. Nous avons des vues sur son origine et ces vues ont une base analogique des plus solides ; nous avons aussi pour l'avenir l'espoir raisonné d'une destinée meilleure (dans des transfor-

¹ E. Hæckel, *Natürliche Schöpfungsgeschichte*, 7^e édit., 1879, p. 64. Les premières éditions ne formulaient pas expressément le panthéisme. Comparez la traduction française, p. 63.

mations futures). Pour la première fois, la philosophie de l'homme s'appuie sur la biologie, qui elle-même repose sur les sciences inorganiques¹.

C'est cette philosophie naturelle matérialiste, ce sont ces conceptions diamétralement opposées à celles du Christianisme que Hæckel a déduites et qu'il s'efforce de faire triompher pour ruiner toute religion. Il importe donc d'étudier avec quelque détail ce nouvel Évangile, sur lequel ses fauteurs fondent de si grandes espérances; il faut le soumettre à une critique impartiale mais rigoureuse, afin d'en apprécier la valeur et d'en juger la solidité. Mais comme le monisme a pour base le darwinisme, il est nécessaire de s'arrêter en premier lieu à la doctrine de Darwin : nous exposerons ensuite celle de Hæckel.

¹ *L'ordre des primates et le transformisme*, 1868, p. 41.

ARTICLE II.

EXPOSÉ DU DARWINISME.

Pendant que Voltaire s'efforçait au siècle dernier de déverser à flots le ridicule sur la Sainte Écriture et sur le Christianisme, ses amis commençaient à côté de lui à essayer une nouvelle tactique, assez peu remarquée alors, mais qui devait devenir un jour infiniment plus dangereuse : on tournait la science contre la religion. Les sciences naturelles prenaient de toutes parts leur essor et préparaient cet épanouissement merveilleux dont notre siècle a recueilli les fruits. Quelques-uns de ceux qui les cultivaient se laissaient enivrer par les résultats qu'ils avaient déjà obtenus ou qu'ils croyaient entrevoir. Des esprits hardis et téméraires ne virent bientôt plus rien au-dessus de la science. Elle était pour eux la reine du monde, l'espérance de l'avenir, l'explication de l'énigme du passé. On allait dire bientôt que Dieu était désormais « une hypothèse inutile. » La science suffisait à tout, rendait compte de tout. Le surnaturel devait disparaître de l'origine des choses comme de l'histoire de l'humanité; à la Genèse biblique il fallait substituer la Genèse scientifique.

Le *Telliamed*, en 1748, soutint que toutes les espèces animales qui peuplent la terre et les airs, l'homme lui-même, provenaient, par une série de transformations, des espèces marines, produites seules par le germe vi-